

Zeitschrift: Schweizerische pädagogische Zeitschrift
Band: 5 (1895)
Heft: 2

Artikel: Le jardin d'enfants : rapport
Autor: Vuagnat
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-788390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Jardin d'Enfants.

Rapport de Mlle. Vuagnat,

présenté au Congrès Frœbelien de Neuchâtel, en septembre 1894.

«Toute nation a un droit inaliénable et imprescriptible d'instruire ses membres.»

C'est au XVIII^e siècle, c'est au grand promoteur de la sécularisation de l'éducation, *La Chalotais*, que nous empruntons ce texte, qui servira de base aux quelques idées que nous avons l'honneur de soumettre à votre appréciation et que nous espérons entendre discuter ici.

Remontant à l'origine de cette grande pensée, nous y trouvons une protestation contre l'insuffisance et l'étroitesse d'une éducation privée.

Ne pas préparer l'enfant à la vie réelle, voilà bien le reproche le plus grave qu'il soit possible d'adresser à une éducation, puisque, comme le dit si justement le philosophe anglais Herbert Spencer: *«Le but de l'éducation est de nous préparer à vivre de la vie complète.»*

Les membres à instruire de notre nation quels sont-ils?

Nos écoles populaires officielles et gratuites ont répondu à cette question non seulement par ces mots au sens déjà bien large: Tous les enfants suisses! mais par ceux plus généreux encore: Tous les enfants vivant sur notre sol!

Cette réponse que les cloches de nos écoles primaires envoient chaque jour à tous les vents de notre ciel républicain, notre ambition aujourd'hui, fasse Dieu qu'elle ne soit pas téméraire, c'est de chercher à lui donner une plus large envergure encore.

Pour cela, à vous qui ne le possédez pas encore, nous venons, pour que vous l'adoptiez, vous présenter un nouveau registre dans lequel, à côté de la page destinée à l'inscription des enfants que l'école primaire peut admettre, c'est-à-dire ceux ayant atteint ou presque atteint leur septième année, une autre page est réservée aux plus petits. A ces petits sortant des bras même de la mère de famille, car, et c'est là toute la

question qui nous occupe en ce moment, les enfants sur lesquels la nation a des droits inaliénables et imprescriptibles ne sont pas seulement ceux que ses écoles devront initier à la connaissance de toutes choses utiles, mais ceux aussi qu'elle doit préparer à recevoir cette connaissance.

Ce registre-là, Genève et Neuchâtel le possèdent. C'est dans leurs écoles enfantines officielles que commence l'éducation nationale, grand tout coordonné dont on ne saurait, sans danger, détacher la base, tant il est vrai que l'arrivée au but dépend du point de départ. Le but de l'éducation nationale peut, nous semble-t-il, se résumer ainsi: „Former une société, c'est-à-dire une association de frères unis entre eux par les premières impressions de l'âme reçues en commun sur les bancs de l'école. Ce qu'elle cherche à réaliser, c'est cette grande pensée de Channing: «Perfectionner l'homme, c'est le libéraliser, agrandir sa pensée, ses sentiments, sa volonté!»

Sachant que c'est à cela que l'appelle l'auteur de la créature, elle se servira des moyens uniques que la justice peut seuls reconnaître.

En conséquence, c'est le petit enfant de toutes les classes de la société qu'elle met à son point de départ, car elle ne saurait attendre qu'un commencement d'autre éducation ait peut-être déjà marqué le sillon, entre celui que notre organisation sociale actuelle range parmi la bonne société et celui qu'elle en écarte, parce qu'il n'a d'autre titre que les mains calleuses de son père. Elle sait que ce sillon a été le commencement de l'abîme qui s'entr'ouvre sous les pas de notre société actuelle fondée sur des préjugés en désaccord avec la loi divine, aussi ne le veut-elle pas.

L'école commune, dans laquelle tous auront appris à parler le même langage, c'est-à-dire à donner à chaque mot la même signification, est une école où se fonde l'égalité sociale, cette soi-disant utopie, qui ne fait sourire de pitié que ceux qui ont matérialisé la question. Ceux, au contraire, qui ont compris que l'égalité morale aurait un jour raison de tous les préjugés, s'ils sourient à leur tour, c'est du sourire avec lequel on tend la main à la vérité.

L'éducation nationale est donc, selon nous, l'un des plus grands moyens de réforme sociale, puisque c'est à l'école officielle, seulement, c'est-à-dire à celle dont les portes sont grandes ouvertes pour tous, que le petit enfant, vierge de toute empreinte, recevra le sceau qui le fera membre de la nouvelle société, ou plutôt de la très ancienne société, puisqu'elle est celle dont la noble origine est indiquée sur le blason qu'elle porte: «L'homme tiré de la poudre par les mains du Créateur.»

L'éducation nationale, c'est-à-dire l'éducation de *tous* par *tous*, n'est point une chimaire, son œuvre est commencée, et nous avons le bonheur

d'assister, chaque jour, à son développement. Nous les voyons côte à côte, dans nos écoles enfantines, ces petits venant de milieux si différents. Les bras entrelacés nous les avons vus jouer et s'entrebaïser. Les uns gauches et vulgaires, les autres gracieux et distingués, les uns francs et turbulents, les autres sournois et réservés, apportant ainsi de ces milieux mêmes des tendances diverses.

La lutte entre le beau et le laid est nécessaire, pour cela ils doivent être mis en contact. Auquel la victoire dans cette rencontre? Nous avons souvent assisté à cette lutte, et nous pouvons affirmer que le beau triomphe toujours et aisément du laid, quand ce dernier n'est pas encore le mal. N'attendons donc pas qu'il le devienne.

Le bien seul est immortel, aussi sont-ils nombreux les parents qui le sèment à pleines mains dans l'âme de leurs enfants. A ces parents-là nous disons: Puisque vous avez confiance dans la puissance du bien, faites que vos enfants, à leur tour, le répandent autour d'eux. Faites-en des missionnaires dans l'école populaire, que pouvez-vous faire de mieux? Aussi l'attend-elle de vous, dès son premier degré, le jardin des enfants.

Mais, si le bien est fort, l'enveloppe qui le recèle est, il est vrai, bien frêle encore, et c'est ce qui a longtemps retardé la popularisation du jardin d'enfants. Il fallait des garanties plus sûres à des craintes justifiées; c'est ce qu'ont compris nos deux cantons romands Genève et Neuchâtel, et ils les ont données en plaçant chacune de leurs écoles enfantines sous l'œil vigilant d'éducatrices dévouées et qualifiées, dont la main est toujours prête à écarter à temps voulu tout exemple fâcheux et à préserver de tout contact dangereux. Sachant découvrir dans chaque enfant ce qui peut servir d'exemple, elles s'efforcent de ne laisser en lumière que ce que laisserait elle-même la plus judicieuse des mères. Prenant leurs modèles parmi ce qu'il y a de bon à tous les degrés de l'échelle sociale, de ces tendances diverses qui sont les levains de haine de notre société actuelle, dont trop de membres sont encore tenus à distance les uns des autres, elles en font, par une heureuse combinaison, un drapeau de ralliement sur lequel elles esquissent ces trois mots si souvent profanés et dont l'abus a dénaturé le sens: *Egalité, solidarité, fraternité*.

Egalité entre tous ceux qui tendent au bien.

Solidarité, c'est-à-dire responsabilité de tous, dans le triomphe du bien.

Fraternité, c'est-à-dire parenté dans le bien.

Les degrés successifs de l'école primaire apportant, chacun à leur tour, un trait de plus à ces trois mots, ils seront enfin définitivement inscrits en lettres indélébiles sur ce drapeau de la future société formée par l'éducation nationale.

C'est sur ce terrain que Neuchâtel et Genève vous invitent à les suivre, vous tous dont la présence ici témoigne de l'intérêt que vous portez à l'éducation des tout petits, intérêt qui est un brevet d'influence.

Nos jardins d'enfants privés, sur les principes pédagogiques desquels se sont élevées nos écoles enfantines, doivent à leur tour apprendre de celles-ci qu'elles ont vaincu tous les préjugés de ceux qui voulaient les isoler du grand tout. Elles vous prouvent aujourd'hui que, malgré tant de doutes et même tant de griefs, elles s'accroissent chaque jour, puisque, partout, la nécessité de créer de nouveaux locaux s'impose à toutes les communes.

Ces faits proclamant hautement la faveur croissante dont jouissent ces écoles enfantines dans l'esprit de la population, c'est au nom de ces succès que nous voulons vous entraîner, vous, membres comme nous de cette nation à laquelle nous reconnaissons pleinement toute compétence en matière d'éducation. Pour nous, tant qu'un seul enfant, quel que soit le milieu auquel il appartient, manquera à l'école populaire, nous ne serons pas contents, car, nous le répétons, il nous faut, *dès le début*, le fils du banquier assis à côté du fils de l'ouvrier ; la fille de la femme de distinction à côté de celle de la laborieuse journalière. Cela non pas dans le but d'humilier l'un pour faussement élever l'autre, mais parce qu'étant frères puisqu'ils sont enfants du même Père, ils *doivent agir* l'un sur l'autre, en se rencontrant, pour vivre de la même vie intellectuelle et morale. C'est à leur origine commune, que des siècles d'erreurs se sont appliqués à faire oublier, que nous remontons ; c'est à ce point de départ de tant de générations que nous replaçons nos tout petits. C'est là que notre éducation collective les enfantera spirituellement à nouveau. Mais, de même qu'une seule pierre détachée d'un édifice peut faire crouler l'édifice entier, de même une seule école soustraite à l'œuvre commune suffirait à ébranler notre future société, et, peut-être, même, à en préparer un nouvel effondrement, terrible comme l'est une rechute. Donc, soyez, sans exception, avec nous pour élever solidement la base de notre organisation scolaire.

Le travail est commencé ; si vous le voulez bien, voyons ensemble ce qu'il est.

Loin de nous la pensée de faire ici un cours de pédagogie, en aurions-nous le temps que nous le jugerions superflu dans un milieu comme celui-ci. Toutefois, il est quelques points généraux sur lesquels il sera profitable à tous d'ouvrir une discussion.

Les quelques réflexions qui vont suivre sont destinées à la provoquer. Que sont nos écoles enfantines ou jardins d'enfants ?

1^o Au point de vue *physique*.

Nous sommes convaincus à l'unanimité que les locaux destinés à recevoir nos petits doivent, plus que tout autre, satisfaire à toutes les lois de leur nature. Ils doivent *y vivre* dans le sens propre du mot, c'est-à-dire que tous leurs frêles organes doivent y trouver l'aliment nécessaire aux fonctions qui leur ont été assignées.

Bien des progrès ont été réalisés sur ce point, et beaucoup encore sont en train de l'être, mais combien de choses encore les hygiénistes les moins sévères ont à condamner ! Il en est de même quant aux exercices physiques, qui, malgré le développement qu'on cherche sérieusement à leur donner, sont bien loin d'avoir dit leur dernier mot. Du reste, ces deux côtés de la question physique sont intimement liés.

Cependant, malgré tout ce qu'il y a encore à faire, nous pouvons, dès aujourd'hui, par ce qui se passe actuellement, prévoir que, si la perfection sur ce point est un jour atteinte, elle le sera par l'école officielle, car l'initiative privée, à de rares exceptions près, n'aura jamais les ressources d'une commune ou d'un état.

2^o Si, du domaine physique, nous passons au domaine *intellectuel*, pouvons-nous affirmer que tous nos jardins d'enfants ou écoles enfantines répondent à cette intégralité de vue qui doit les caractériser ? Non certainement, car, d'une part, nous voyons une tendance marquée à faire de nos petits des écoliers ; d'autre part, la tendance contraire, c'est-à-dire à oublier qu'ils vont le devenir.

Donc, d'un côté *trop*, de l'autre *trop peu*, et c'est ici qu'il est bon de remettre en mémoire cette grande vérité affirmée par Bain, le philosophe anglais, autour de la « Science de l'Education », et formulée par lui en ces termes :

« Nous commençons trop tôt à instruire si nous gênons le développement des forces nécessaires à la croissance et, même en supposant que cela n'ait pas lieu, nous commençons trop tôt encore, si les impressions que nous voulons produire exigent une dépense de force intellectuelle beaucoup plus grande qu'il n'en faudrait un peu plus tard. Au contraire, nous commençons trop tard, si nous laissons passer le moment où des impressions bonnes et utiles pourraient être produites sans le moindre inconvénient pour la santé générale. L'erreur est tout aussi possible dans ce cas que dans l'autre. »

Oui, nous commençons trop tôt, et nous ne sommes pas dans le vrai si, conservant encore des lambeaux de vieilles traditions, nos jardins d'enfants dans tous leurs degrés, c'est-à-dire qu'ils comprennent ou non une classe préparatoire, sont infidèles au principe fondamental de Frœbel

en oubliant que, comme le corps, l'esprit a son évolution déterminée d'avance.

Oui, nous commençons trop tard, si, interprètes exagérés de Frœbel, sous prétexte de bannir tout effort, sans plan déterminé, nous travaillons au hasard, oubliant que la logique la plus absolue doit présider à l'éclosion des facultés.

Combinons ces deux tendances opposées et nous serons dans le vrai. Pour cela ne nous enfermons pas dans un cadre étroit et spécial. Ayons, les uns et les autres, les yeux d'autant plus fixés sur le but en vue duquel nous préparons l'enfant que ce but est loin de nous, puisque nous sommes à la première étape d'un long voyage qu'il doit faire.

C'est ainsi que les uns cesseront de croire que le jardin d'enfants est un jardin où l'on récolte, et c'est aussi ainsi que les autres ne l'envisageront plus comme un terrain où, sans ordre et sans méthode, on peut impunément jeter sa science.

Gravons dans notre esprit ces paroles du grammairien français Dumarsais : « Il y a un ordre à observer dans l'acquisition des connaissances. Le grand point, c'est de connaître les connaissances qui doivent précéder et celles qui doivent suivre. »

Bien que ces paroles, venant d'un spécialiste, aient un caractère plutôt didactique et laissent supposer qu'elles s'adressent avant tout à l'école proprement dite, nous pouvons néanmoins les accepter d'emblée, lors même que nous n'avons pas la mission d'enseigner, mais celle de former pour l'enseignement. Nous les accepterons, tant elles nous paraissent sortir de la bouche même du méthodique fondateur des jardins d'enfants.

Elles éclaireront notre marche dans la manière de travailler à l'éveil simultané des facultés chez le petit enfant.

3^o Voyons maintenant ce qu'est le jardin d'enfants dans le domaine moral.

C'est dans ce domaine qu'il a rencontré le plus d'adversaires, et ces adversaires se recrutent surtout parmi ceux qui trouvent que le travail doit *nécessairement* être un rude labeur. Le développement acquis sans *efforts lassants* conduit, selon eux, infailliblement à la légèreté et à la paresse.

Mais nous ne nous préoccupons pas de ce reproche-là, nous qui savons que le travail joyeux restaure l'âme et la trempe.

Considérons, au contraire, de très près un autre reproche bien plus grave et que nous avons vu dernièrement encore formuler ainsi : « Tout pour l'intelligence, rien, ou presque rien, pour le cœur et pour l'âme ! »

Quel acte d'accusation ! Essayons d'y répondre, sans accuser nos accusateurs, car n'oublions pas que, dans ce domaine-là plus que dans tout autre, il s'agit de s'entendre.

Pour cela, serrons la question de près, au risque de toucher à un domaine dans lequel les réformateurs n'auraient pas, fait-il croire, droit d'entrée, tant, dans sa forme, tout y est resté le même depuis bien des générations.

Rien pour le cœur et pour l'âme ? Il ne suffit donc pas à ces accusateurs du jardin d'enfants populaire que celui-ci s'efforce chaque jour davantage de faire de la totalité de ses élèves une famille heureuse où se développent en même temps que les facultés, ou plutôt par elles, la confiance, la paix et l'amour ? Nous ne pouvons le croire ! Comment cela ne leur suffirait-il pas, puisque c'est là l'idéal de l'âme humaine ? Nous croyons plutôt que ce qui ne leur suffit pas, ce sont les moyens employés. Il ne leur suffit pas, par exemple, que nos petits enfants groupés familièrement autour de leur institutrice dans le regard de laquelle leur ignorance lit sans peine l'admiration respectueuse, contemplent avec elle, dans tous ses détails, un lis blanc au calice perlé ! Que, dans la plus parfaite confiance, sachant qu'ils seront écoutés, ils ouvrent devant elle tout le recueil de leurs jeunes réflexions ; recueil que celle-ci ne laissera pas refermer sans y avoir mis le nom de l'auteur de la merveille qu'ils admirent. Il ne leur suffit pas que, de sa voix la plus douce et sur une mélodie simple et touchante, elle leur chante sans se lasser, afin qu'ils les retiennent à leur tour, ces paroles destinées à graver à toujours dans leur âme ces salutaires impressions :

Dieu te garde lui-même	C'est Lui qui fait éclore
Et la nuit et le jour,	Tes boutons gracieux,
Beau lis, superbe emblème	Et de perles décore
Des soins de son amour.	Ton beau front radieux.

Lis blanc de la prairie,
O ! dis bien à mon cœur
Plus qu'à l'herbe fleurie,
Dieu veille à ton bonheur.

Cela ne suffit pas ? Serait-ce parce que c'est trop simple et trop senti ?

Faut-il, à ces petits chez qui tout doit être intuition, les récits que peuvent à peine comprendre les hommes faits ? Mais c'est là que commence ce terrain brûlant sur lequel il faut du courage pour oser s'aventurer. Ce courage, nous l'avouons, nous a manqué jusqu'ici. Mais il est

de ces idées qui ne nous abandonnent pas ; questions qui se vengent de notre lâcheté à les résoudre par le malaise qu'elles nous donnent. Cette question, c'est la question religieuse ! Une fois pour toutes, donnons nos raisons. Puisque c'est dans la Bible ou dans la Nature, cet autre livre sacré, qu'on apprend à connaître Dieu, dans lequel doit-on faire épeler le jeune enfant ? Lequel choisirons-nous pour donner une base à des convictions personnelles et solides ?

Est-ce dans le premier de ces livres ou même en choisissant ce qui est le plus près de sa portée, tout est encore pour lui si plein de mystérieuse obscurité que ce n'est qu'à grand effort d'imagination qu'on réussit, non pas à l'intéresser, c'est facile, surtout dans le domaine de l'extraordinaire qui a un grand attrait pour lui, mais à laisser dans son âme une idée juste d'un Dieu actuel et vivant.

Ces récits d'un autre âge, dont la portée ne peut avoir sa vraie valeur que considérés dans leur ensemble par l'homme fait, ne lui laisseront-ils pas plutôt l'idée d'un Dieu vieilli, dont l'intervention a quelque chose de suranné ?

Si cette manière de faire connaître au petit enfant le Père de toutes choses, celui de qui tout procède et à qui tout retourne, avait fait de notre époque une époque d'hommes convaincus de cette réalité, nous nous garderions d'y toucher. Mais, quand la plupart s'en vont à tous vents, il est du devoir de ceux qui ont foi en un avenir de sincérité, de droiture, de fidélité dans ses convictions, de rompre avec des traditions stériles pour préparer cet avenir. Or, pour cela, ce ne sont pas des idées toutes faites, des formules destinées à être admises passivement que l'école populaire doit donner à ceux dont elle veut faire des individus. Elle doit, au contraire, faire naître en eux des impressions individuelles, destinées à devenir un jour des convictions.

Le programme de l'éducation populaire a été révisé, un peu partout, dans toutes ses parties ; pourquoi l'une d'elles serait-elle restée une citadelle dans laquelle, seuls, les héritiers d'un conservatisme réputé infaillible auraient le droit de pénétrer ? Cela ne se pouvait pas, car, dans ce domaine plus que dans tout autre, les sensations devaient précéder les définitions, les choses remplacer les mots.

Puisque là, plus que partout, l'abstraction devait être écartée, devait-on aller chercher le Créateur au loin, dans le passé, quand Il se voit tout près, dans le présent, dans la moindre goutte d'eau ?

Non, et, en cela, l'école enfantine, laïque mais non incrédule, comme on semble parfois le croire, a suivi l'exemple de Jésus-Christ qui, mis en présence des petits, n'a fait autre chose que de les aimer et de les

bénir. Sachant qu'il est des silences instructifs, du silence de ce Maître devant les petits elle a conclu qu'elle aussi doit se taire. Quelle école peut se vanter de suivre un maître mieux qualifié pour instruire que celui dont les paraboles saisissaient l'esprit et le cœur des faibles et des ignorants ?

Est-ce téméraire de comprendre ainsi ? Les cœurs droits ont jugé autrement et viennent, toujours plus nombreux, confier la jeune âme de leurs enfants à cette école enfantine populaire qui, pour tout programme religieux a celui-ci : *Causeries, chants, poésies*, parce qu'elle sait que ces trois mots renferment à eux seuls tous les moyens intuitifs propres à faire éclore les premiers germes de spiritualisme.

Ce programme religieux là, le seul possible, nous nous engageons à le remplir fidèlement, et pour cela nous donnerons le meilleur de nous-mêmes.

Quant au raccordement, sur ce point, avec l'école primaire, nous ne pouvons que souhaiter ardemment qu'il se fasse. Nous l'attendons de théologiens pédagogues dont les connaissances et le cœur sauront, en remaniant le programme de cette école, écarter tant de récits et de passages hors de portée, et ne donner à chaque degré que ce qui lui convient. Car, même, et nous devrions dire *surtout*, en nourriture spirituelle, le lait doit être donné avant la viande !

Nous sommes au bout des quelques réflexions qu'il nous a paru utile, dans l'intérêt de nos écoles enfantines populaires, de présenter ici. Nous l'avons dit, nous espérons qu'elles auront l'honneur d'une discussion, seule manière de nous éclairer mutuellement. Car, n'est-il pas vrai, nous aspirons à la perfection, ou, du moins, puisqu'elle ne se laisse jamais complètement atteindre, à nous en rapprocher le plus possible.

L'éducation, dit Herbert Spencer, est un art dont la pratique demande à être perfectionnée par un grand nombre de générations.

Espérons qu'on pourra dire de la nôtre qu'elle a eu une large part dans ce perfectionnement. Dans ce but, nous concluons ainsi :

1^o L'éducation *nationale*, c'est-à-dire de tous par tous, puissant moyen de réforme sociale, doit commencer au jardin d'enfants ou école enfantine.

2^o Le jardin d'enfants, dans le domaine moral et religieux, aussi bien que dans le domaine intellectuel, doit se borner à donner à l'enfant des *impressions justes*, destinées à devenir plus tard des convictions personnelles.